
M A N U S C R I T

LE CŒUR DU MONDE

de Santiago Loza

**traduit de l'espagnol (Argentine) par
Emilia Fullana Lavatelli et Christilla Vasserot**

cote : ESP25N1379

**année d'écriture de la pièce : 2014
année de traduction de la pièce : 2024**



A-

L'histoire est la suivante :

Un homme marche en pleine nuit. Sur le trottoir.

Il a le regard rivé au sol.

Un regard qui ne regarde pas.

Il connaît le chemin par cœur. Il pourrait retrouver son chemin les yeux fermés.

C'est ce qu'il s'est dit cette nuit-là.

B-

Si j'étais aveugle, je pourrais quand même retrouver mon chemin.

Je referais le même chemin, sans me tromper.

A-

Il connaissait si bien le chemin.

Il l'avait refait tellement souvent.

Toutes les nuits. Chaque nuit.

Pour rentrer.

C-

Il rentrait fatigué la plupart du temps.

A-

Sur le chemin, toujours, il y avait des présences familières.

Une station de taxi.

Un travesti un peu vieux qui se prostituait au coin de la rue.

Un kiosque ouvert 24 heures sur 24 tenu par une grosse femme pas très aimable.

À l'entrée d'une école, au milieu des ombres, chaque soir un vieux mendiant s'improvisait un abri avec des cartons et un matelas usé.

B-

Parfois ce n'était pas de la fatigue.

C'était autre chose.

Indéfinissable.

De l'apathie, peut-être.

A-

Il passait chaque soir à côté du clochard.

L'homme n'avait pas vraiment d'âge.

Il aurait pu avoir quarante ou cent ans.

B-

Ou davantage.

C'était un homme archaïque.

C-

Cent ou deux cents ans.

Biblique, en quelque sorte.

Abraham, Moïse, un dans le genre.

Il avait un bâton en guise de canne. Et il hurlait au beau milieu de la rue.

A-

Il hurlait au beau milieu de la rue un discours sur la fin.

La fin des temps.

B-

Ce soir-là, il ne le voit pas.

A-

Je ne le vois pas. Mais ça ne m'inquiète pas vraiment.

Ça fait longtemps que je ne remarque plus sa présence.

À force d'habitude, on ne voit plus rien.

C-

Ils deviennent invisibles.

Les autres. Ils disparaissent.

A-

Cette nuit-là, il ne le voit pas.

Mais ça ne l'inquiète pas vraiment.

Souvent, ces gens-là disparaissent.

Ils meurent sans que personne ne s'en rende compte.

B-

Le froid, la malnutrition, allez savoir.

On les retrouve morts au petit matin, en général.

On les emmène à la morgue.

Les corps restent là un moment, personne ne vient les reconnaître.

Ensuite, les étudiants en médecine les récupèrent pour se faire la main.

Ils finissent tous de la même façon.

A-

Effectivement, il n'est pas là ce soir-là. Mais à aucun moment il ne s'inquiète de l'homme apocalyptique.

C-

Les choses adviennent quand on arrête de se poser des questions.

À cet instant-là.

Quand on baisse la garde.

A-

Ce qui suit dure quinze secondes environ.

B-

Je n'ai pas bien compris, au début.

A-

Au début, on ne comprend jamais vraiment.

C-

Il faut s'habituer, comme à la lumière ou à l'obscurité. On met du temps à s'habituer.

B-

Il sort de l'ombre.

Sans un cri, en silence.

Je n'ai pas le temps de le voir.

J'entends un coup sec.

Je jure que je ne sens rien.

A-

Au début, on ne sent rien.

Comme si c'était le corps d'un autre.

Un coup pareil nous est étranger.

Je me retourne et je le regarde.

L'homme archaïque me regardait sans rien dire.

Il tient le bâton dans sa main après avoir frappé.

B-

Sur le bâton, il y a une tâche de sang et des cheveux collés.

C-

Je les reconnais.

Ce sont mes cheveux.

Les cheveux collés au bâton, ils sont à moi, je me dis, juste avant ma chute.

A-

Et pendant sa chute, il essaie de se raccrocher.

Il agite ses mains dans les airs. Pendant sa chute.

Il les agite en vain.

L'autre ne l'a pas loupé.

Il a frappé sec.

A-

Et là.

Juste avant d'atteindre le sol.

Quelques millimètres avant que sa tête cogne contre les dalles du trottoir.

Il explose.

Sous les yeux de l'homme qui lui avait cogné dessus.

Dans l'obscurité.

B-

Ce n'est pas évident.

Ça ne se voit pas.

C'est une explosion interne.

C-

Il se multiplie par trois.

A-

Le monde s'ouvre comme une blessure.

Comme une pastèque qui s'ouvre en tombant du camion qui la transporte.

Qui s'ouvre et se désintègre sur l'asphalte.

Je suis comme ça.

B-

Et comme si une vie n'était pas suffisante.

À cette seconde.

J'en vis trois.

A L'UNISSON-

TROIS VIES A VIVRE. À DEFAUT D'UNE. TROIS NAISSANCES.
TROIS FOIS L'ANNONCE DE NOS PRENOMS. TROIS FOIS
NOUS AVONS ETE TROIS.

B-

Le goût de la pomme râpée n'est pas le même.

Quand elle change d'état, le goût change aussi.

Maman oubliait qu'elle l'avait râpée. On était nombreux, elle faisait toujours autre chose en même temps. J'ai regardé la pomme râpée dans l'assiette bleu ciel, sur la table de la cuisine recouverte d'une toile cirée, celle avec les fleurs jaunes.

Elle rangeait les chambres, elle parlait au téléphone, et pendant ce temps, moi, je regardais la pomme râpée s'assombrir. Foncer.

Après, plus tard, une demi-heure, ou plus, elle est arrivée et elle m'a donné à manger à la cuiller. Au début, j'ai eu du mal, je regardais la couleur, qui passait du blanc au moins blanc, j'ai mangé.

Je mange.

Je mange cette obscurité, elle passe dans ma gorge. Je reste comme ça.

Obscur.

A-

Ce silence.

Il ne m'a jamais fait peur.

Maintenant si.

Il s'est passé deux jours depuis le départ de Raquel.

Je ne sais pas si elle me manque.

Parfois dans le lit je la cherche.

Je ne la cherche pas consciemment, c'est mon corps qui la cherche.

Et je dois expliquer à mon corps qu'elle n'est plus là, qu'elle est partie.

L'esprit transmet au reste du corps le signal de l'absence.

Alors je reste immobile.

Entièrement immobile.

L'esprit et le corps.

En silence.

Je n'ai jamais eu peur du silence.

Maintenant si.

C-

Je vais essayer de me lever.

Ça fait des jours que je ne marche pas.

Quatre, si mon compte est bon.

Depuis que ma petite-fille est venue.

Comment elle s'appelle déjà ?

J'ai oublié son prénom.

Je le confonds avec le prénom de l'autre.

L'autre s'appelait... non, j'ai oublié aussi.

J'aurais besoin d'un massage du dos.

Comme à l'époque.